



**HAL**  
open science

# Itinéraires d'individuation dans la périphérie de Marrakech : mobilités résidentielles et recompositions territoriales d'habitants de classes moyennes

Elsa Coslado

► **To cite this version:**

Elsa Coslado. Itinéraires d'individuation dans la périphérie de Marrakech : mobilités résidentielles et recompositions territoriales d'habitants de classes moyennes. Les Cahiers d'EMAM, 2008, 16, pp.37-50. halshs-00664380

**HAL Id: halshs-00664380**

**<https://shs.hal.science/halshs-00664380>**

Submitted on 30 Jan 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Itinéraires d'individuation dans la périphérie de Marrakech : mobilités résidentielles et recompositions territoriales d'habitants de classes moyennes

Elsa Coslado

« La maison, c'était cet endroit où je pouvais me sentir digne  
et pas nécessairement celui d'où venaient mes ancêtres ».  
Irshad Manji, *Musulmane mais libre*, p. 23

### INTRODUCTION

Marrakech voit l'émergence dans sa périphérie d'espaces résidentiels mixtes où coexistent des immeubles de moyen standing, des villas, des maisons économiques et des résidences fermées. La population de ces quartiers, souvent qualifiée de « *classe moyenne* »<sup>1</sup>, a pour point commun de n'être « *ni vraiment riche, ni vraiment pauvre* »<sup>2</sup>, d'avoir des revenus réguliers et d'être, pour une grande partie, en ascension sociale. Les récits résidentiels montrent que cette conjoncture socio-économique favorable a permis à ces habitants d'élire la périphérie pour lieu de résidence. À partir de ce nouveau point d'ancrage se déploient des formes inédites de pratiques et représentations urbaines sur les différentes échelles de la ville (depuis la maison jusqu'aux divers quartiers urbains, voire même d'autres villes et sur l'idée même de Ville).

Les pratiques et les représentations urbaines des habitants sont les composantes de « ce qui fait ville » dans les actes et les pensées des habitants. Elles concourent à donner à l'espace une configuration matérielle et des significations, ces espaces ainsi chargés de sens et investis physiquement constituent ce que de nombreux auteurs nomment les *territorialités*<sup>3</sup>.

Notre travail montre que la récente mobilité résidentielle et l'arrivée dans le quartier périphérique a modifié les usages quotidiens des habitants. Certes, une partie des pratiques urbaines se « déterritorialise » du quartier de résidence, alors qu'auparavant il s'agissait d'activités de proximité, mais elles se territorialisent ailleurs et dans une articulation nouvelle. Mais quels sont les éléments moteurs du choix de la périphérie et des lieux de l'activité quotidienne ? Quelle est la matrice de ces recompositions territoriales ? Dans cet article, nous développerons au moyen de constats empiriques l'idée qu'un des traits structurant et dominant des choix résidentiels, des pratiques et représentations

<sup>1</sup> La terminologie « classe moyenne », pour les auteurs de la recherche urbaine qui mentionnent ce segment social, relève souvent plus d'une commodité que d'une entente sur une définition précise même si, peu ou prou, tous s'accordent sur leur diversité et leur hétérogénéité. Chez les auteurs traitant des villes dans le monde arabe (J.-F. Troin, F. Navez-Bouchanine, N. Semmoud, B. Florin, M. Ameer, etc.) on lira aussi « *couches moyennes* », « *catégories moyennes* » ou encore « *catégories intermédiaires* ». Précisons au lecteur que cet article n'a pas la prétention de définir la classe moyenne. Cependant, il éclairera certaines logiques de ses actions spatiales, tout au moins pour la fraction qui habite le périurbain.

<sup>2</sup> Ou encore ce que d'aucun appelle les « *nini* » (ni bourgeois, ni prolétaire) ; cf. J. Ruhlmann, 2001 : 401-408.

<sup>3</sup> On se réfère à J. Lévy, M. Lussault, 2000, et notamment à l'article de G. Di Meo : « Que voulons-nous dire quand nous parlons d'espace ? Sujet-individu-territorialité » : 43.

de ces périurbains et de leurs territorialités est le processus d'individuation, c'est-à-dire le « processus d'affirmation de l'individu par rapport aux allégeances communautaires »<sup>4</sup>.

Notre méthodologie a consisté à analyser les choix résidentiels et le quotidien urbain des habitants au travers de la compréhension de leurs trajectoires sociales et spatiales. Autrement dit, nous nous sommes attachés à identifier les convergences et divergences contenues dans les parcours de vie pour appréhender les désirs — et les « non-désirs » — de l'espace et les conduites qui s'y déroulent. Ce choix méthodologique se fonde sur l'abondante littérature sur les aspirations résidentielles qui nous invite à considérer que « s'il y a un élément à placer en amont de tous et duquel les autres découlent en partie, c'est bien le contexte biographique. Cette notion, volontiers large et englobante, recouvre tous les éléments que l'individu convoque pour définir ce qui, dans sa "situation" — et ses changements — oriente ses manières de voir et structurent ses rationalités. Nous l'avons observé, dans les récits résidentiels, les étapes de vie revêtent une importance primordiale, chaque âge intervenant de manière décisive dans la définition des moyens et des goûts »<sup>5</sup>. Cette approche et notre hypothèse — le processus d'individuation comme élément structurant des choix et des actes spatiaux — vont de pair avec une démarche qualitative<sup>6</sup> puisqu'elles supposent de s'immiscer au sein de la singularité qu'est en soi l'histoire de tout individu et d'y dénicher si cette singularité structurée par les étapes de vie est elle-même opérante pour définir les conduites spatiales.

Pour ce faire, nous avons choisi l'étude des quartiers mixtes situés à la périphérie de Marrakech. Ces espaces permettent de toucher à la fois des types d'espaces et des couches sociales peu étudiés au Maroc. Ce manque de travaux tient, en partie, au fait que la représentativité en périphérie de zones résidentielles « non-extrêmes » (c'est-à-dire constituées de bidonvilles, ou de villas de haut-standing) était faible comme l'étaient tout autant les couches sociales intermédiaires. Un autre intérêt à se pencher sur ces espaces est que leurs habitants, parce que dotés d'un minimum de moyens procédant d'une progression sociale, effectuent des choix spatiaux qui ne résultent pas du seul capital économique ou de la simple reproduction des acquis familiaux. Les conditions de possibilités sont ici réunies pour que ces individus mettent en œuvre leurs aspirations, (ré)organisent leur vie et (re)configurent les lieux de leur réalisation pour qu'ils soient au plus près de leurs désirs et de leurs convictions. Ces espaces périurbains permettent donc d'identifier s'il existe des transformations sociales, en somme si des évolutions dans les modes de vie y sont constatées, à charge pour nous de déterminer si oui et comment ces périphéries en sont le fruit.

L'analyse des données empiriques se structure en trois volets : le premier porte sur l'approche compréhensive et « génétique »<sup>7</sup> des trajectoires sociales à travers les itinéraires résidentiels ; le deuxième compare les raisons d'installation dans un quartier périphérique des nouveaux périurbains ; et le troisième met en évidence les ruptures et continuités qui peuvent s'observer dans les pratiques urbaines suite au déménagement, et les territorialités restructurées qui en résultent.

---

<sup>4</sup> Cette hypothèse s'appuie notamment sur les travaux de F. Navez-Bouchanine, M.-C. Jaillet et N. Haumont, mais aussi de J. Lévy et M. Lussault : « Posons le périurbain à la fois comme un nouveau régime de production de l'urbain et comme son lieu d'expression et de visibilité. En s'appuyant sur son "esprit" et ses formes objectivées, on peut distinguer grossièrement trois logiques. [...] une seconde logique, plus forte encore, que d'aucuns nomment "la logique de l'écart" (Lévy, 1999). Celle-ci procède du grand mouvement anthropologique moult fois décrit, d'individualisation du social » (J. Lévy, M. Lussault, 2003 : 707).

<sup>5</sup> L. Cailly, 2004 : 81.

<sup>6</sup> Nous avons réalisé une cinquantaine d'enquêtes auprès d'habitants de quartiers périurbains mixtes ainsi qu'auprès des commerçants, gardiens, maçons, promoteurs et agents immobiliers.

<sup>7</sup> L. Cailly, 2004 : 401.



**Photos 1 et 2. El Izdihar à l'ouest de Marrakech : palmeraie mitée par les nouvelles villas.**  
Clichés : Elsa Coslado, 2007.

## PORTÉE « INDIVIDUALISANTE » DES EXPÉRIENCES SPATIALES

---

Qui sont les nouveaux habitants des quartiers périphériques intermédiaires de Marrakech ? Entre les trajectoires des périurbains, y a-t-il des convergences et divergences ? Quels sont les traits dominants de leur parcours qui ont structuré leur rapport à l'espace ? Pour répondre à ces questions, après une présentation brève des caractéristiques spatiales de ces quartiers, nous nous sommes attachés à comprendre et confronter les contextes biographiques des familles de trois quartiers périphériques émergents.

### Des quartiers périurbains de mixité spatiale et sociale

La périphérie de Marrakech présente des entités distinctes : des *douars* ruraux avec des extensions de type bidonville ; des zones de villas de haut standing ; de vastes étendues réservées aux complexes hôteliers ; et, de l'ouest au nord-ouest de la ville, des espaces où se côtoient, entre les tractopelles et les palmiers décharnés, des immeubles et des maisons individuelles en cours de construction. Cette dernière portion urbaine se caractérise par un espace bâti aux traits « métis » : s'y côtoient aussi bien des immeubles de logements sociaux que de moyenne gamme, des maisons économiques (sur petites parcelles), des villas (sur grandes parcelles) et des résidences fermées de bas et moyen standing<sup>8</sup>. La trame urbaine rectiligne et la structure rigoureusement hiérarchisée de ses voies indiquent la part prise par les pouvoirs publics dans la conception de ces quartiers. De fait, il s'agit de quartiers réglementaires inscrits dans le plan d'aménagement de la ville et lotis par un établissement public, l'ERAC Tensift<sup>9</sup>. Aussi, dans ces quartiers, cette structure institutionnelle, en plus de la réalisation et de la vente des lots aux personnes [morales] privées (promoteurs et particuliers), construit des logements sociaux, de l'habitat de moyenne gamme (comme les « villas économiques en résidence fermée »<sup>10</sup> situées dans le quartier El Izdihar à l'ouest de Marrakech), et même des villas mitoyennes de haut standing (comme par exemple l'opération « Borj Nakhil » sur la route de Fès). Si nous reprenons les prix de l'immobilier de ces quartiers comme un indicateur de la mixité de leurs typologies architecturales et de leur position intermédiaire sur l'échiquier urbain, nous voyons que le prix d'un appartement le moins onéreux (360 000 dh<sup>11</sup>) est bien supérieur aux tarifs de l'habitat économique de certains quartiers de Marrakech se situant entre 180 000 et 220 000 dh. De même, la villa la plus onéreuse (2 millions de dh) est loin d'équivaloir aux prix de vente des villas des quartiers chics qui se situent au minimum autour de 3 millions de dirhams.

Les habitants de ces quartiers ne représentent pas un groupe social intrinsèquement homogène ; ils forment un ensemble hétéroclite à l'image des définitions habituellement entendues pour la classe

---

<sup>8</sup> La résidence fermée, ou *gated community*, « quartier résidentiel enclos » (R. Le Goix, 2002 : 328), « est un phénomène immobilier de front d'urbanisation, obéissant à une offre très diverse » (*ibid.* : 329). « Ces quartiers [fermés] répondent en effet chacun à un segment de marché. Ils relèvent donc d'une grande diversité de taille ou de standing, depuis le produit bas de gamme extrêmement standardisé proposé par les grands promoteurs jusqu'au caractère luxueux des plus grands ghettos dorés » (*ibid.* : 334).

<sup>9</sup> L'Établissement régional d'aménagement et de construction (l'ERAC) est un organisme régional public de promotion immobilière. Celui de la région de Marrakech s'appelle l'ERAC Tensift, le Tensift étant la rivière qui traverse Marrakech. Les produits réalisés et vendus par l'ERAC sont des logements, des lotissements, des commerces, des bureaux et des zones industrielles.

<sup>10</sup>La « villa économique en résidence fermée » est un « produit » immobilier développé et vendu par l'ERAC Tensift. Cette offre de logement est basée sur « un concept » : « accéder à un nouveau style d'habiter, et donc à un nouveau style de vie ».

<sup>11</sup>1 dirham marocain = 0,08722 euros en juin 2008.

moyenne<sup>12</sup> : les origines sociales, les occupations et les statuts professionnels, les niveaux de revenus, les types d'habitats (nous venons de le voir) divergent. La variabilité des salaires est importante, ils ne sont pas pour autant faibles ou élevés : la moyenne des revenus mensuels, en fonction des foyers, va de 6 000 à 18 000 dirhams par foyer, du simple au triple donc. Précisons qu'à ces salaires peuvent s'ajouter irrégulièrement des revenus informels : revente de produits achetés en Europe, revente en Europe de produits achetés au Maroc, « commissions » résultant d'une participation à une transaction (aides à la vente de voitures, à la location d'appartements, etc.).

Cependant, les points de convergence de la situation sociale de cette population éclectique sont nombreux :

- le noyau parental est jeune : de 30 à 50 ans ;
- ce noyau habite en famille restreinte : couple plus enfant, même si se greffe parfois (tout au plus) une personne isolée issue du noyau de la famille élargie ;
- les résidents sont en grande majorité propriétaires de leur logement ;
- ils sont intégrés socialement et économiquement ;
- ils ne sont ni vraiment riches, ni vraiment pauvres comme nous l'avons vu ci-dessus.

#### **Parcours d'habitants : ascension sociale et diversités des espaces vécus**

À ces similitudes de situations présentes, malgré des origines sociales distinctes et l'existence de divergences entre les sexes, s'ajoutent des ressemblances dans les trajectoires socio-résidentielles : forte mobilité, nombreuses étapes résidentielles, expériences des multiples paysages urbains (petite ville, grande ville, centre moderne, centre historique, banlieue, etc.). Pour ces périurbains, les convergences ou les divergences de leur parcours migratoire concourent à structurer semblablement un rapport à l'espace — que celui-ci se matérialise par l'habitat en particulier, ou la ville en général. Cette relation entre l'individu et l'espace est marquée par une recherche de mise à distance et une possibilité de mobilité.

#### ***Une forte mobilité sociale***

Dans les quartiers observés, l'origine sociale est diversifiée. Elle peut être modeste : on recense des fils ou filles de « petits » militaires, de « petits » épiciers de médina, de camionneurs, d'agriculteurs, issus de famille nombreuse où le père était souvent le seul à rapporter un salaire. Il existe aussi des habitants à l'ascendance plus prospère, sans pour autant être de filiation bourgeoise : fils ou filles de médecin de médina, d'infirmiers des hôpitaux publics, de « gros » quincaillers de centre-ville... Ces individus, d'origines sociales diverses, sont diplômés, ce qui constitue une première raison de penser qu'il y a une forme d'affranchissement à une situation antérieure grâce à une scolarité continue. On note toutefois une grande variabilité de niveaux et de contenus des diplômes : bacs scientifiques, diplômes d'ingénieur, licences ou doctorats d'université (en géologie, espagnol, sciences économiques, etc.). Le diplôme acquis au cours des études préjuge assez peu du contenu du parcours professionnel et de sa labilité. Par exemple, un licencié de lettres modernes est aujourd'hui chauffeur de grand taxi après avoir aidé son oncle à tenir un commerce, et un ingénieur agronome est agent immobilier après avoir travaillé dans un centre d'appels. Ceci étant, même si les parcours professionnels sont instables dans leur contenu, ils sont continus : s'ils peuvent avoir changé de nombreuses fois de travail, les habitants des quartiers intermédiaires, femmes et hommes, sont actifs depuis longtemps sans avoir connu d'importante rupture d'activité professionnelle (en notant que c'est un peu moins fréquent pour les femmes du fait des grossesses). L'accès à un emploi en général, à la Fonction publique ou à des postes de responsabilités en

---

<sup>12</sup>On se réfère notamment aux travaux de H. Mendras.

particulier, qui s'est trouvé facilité par les diplômés, ne garantit pas pour autant un salaire élevé comme on l'a vu dans la partie précédente. Malgré des salaires modestes, l'assiduité professionnelle a permis que le revenu soit régulier, caractéristique notable et pas nécessairement commune au Maroc. De plus, ces individus vivant en majorité en couples, les familles bénéficient d'un double salaire. Ces trajectoires de promotion sociale, depuis la naissance dans une famille modeste jusqu'à l'obtention d'une « situation professionnelle » — au sens symbolique et concret « d'avoir une situation » — recouvrent des parcours migratoires denses en expériences sociales et spatiales.

#### *Des biographies socio-résidentielles ; l'orientation des choix spatiaux*

La scolarité post-bac a souvent inauguré, excepté pour les femmes, la première étape de l'itinéraire résidentiel. Elle a été suivie par de nombreux autres déménagements mais c'est surtout après le mariage, motivé par le souci du jeune couple de décohabiter de la grande famille, qu'une nouvelle étape résidentielle significative est constatée : les rapports à l'espace se voient à nouveau modifiés. Dans cet article, par souci de concision, nous développerons uniquement le départ — ou le non-départ — du foyer parental lié à la scolarité, étant entendu que chacune des étapes résidentielles a connu son lot d'expériences socialisantes s'accompagnant d'un cumul quantitatif et qualitatif de références spatiales et socio-culturelles. L'étape post-bac s'est matérialisée, socialement et spatialement, par l'expérience de la distance à la famille. Quittant le foyer familial pour la réalisation de ses études, l'étudiant s'est déplacé vers une autre ville (on recense Meknès, Rabat, Casablanca, et Marrakech), voire vers un autre pays (Belgique, France et Russie). Durant ses études, l'étudiant a souvent enchaîné plusieurs déménagements. Il a habité dans plusieurs contextes urbains (médiina, centre « moderne », péricentre, campus, etc.), types de logements (chambre, studio, étage de maison...) et de cohabitation (en famille d'accueil, entre étudiants, chez des amis de la famille, etc.). Le statut d'étudiant, le temps libre qui y est associé, l'attrait pour la découverte d'une ville, l'absence de la famille et « des gens du quartier [celui de l'enfance] qui surveillent et qui [pré]occupent » ont souvent favorisé un sentiment positif de liberté dont une des marques spatiales était la libre circulation dans la ville : « *Quand je suis arrivé à Marrakech, je passais trois heures par jour à explorer tous les quartiers de la ville, je connais tous les recoins de la médiina* ». La tendance générale des habitants de sexe masculin rencontrés est, d'une part, que leurs itinéraires ont été ponctués d'étapes enclenchant des prises de contacts avec des réalités urbaines et sociales multiples et, d'autre part, que l'expérience de liberté de mouvement dans la ville s'avérera une véritable ressource pour les appropriations urbaines futures. À titre d'illustration, nous pourrions évoquer l'itinéraire d'un habitant, professeur de sport, qui naquit dans une petite ville à l'est de Rabat. Il se rendra à Rabat pour poursuivre ses études, ville dans laquelle il apprécia la diversité des quartiers urbains (de l'Agdal, proche de sa faculté, à la médiina de Salé, ville contiguë réputée pour ses traditions urbaines<sup>13</sup>). Alors qu'une proposition professionnelle s'offrit à lui dans sa région d'origine, il privilégia une offre de la même teneur à Marrakech « *pour se sentir libre* », sentiment qu'il avait fortement apprécié pendant sa vie d'étudiant. On peut citer encore cet autre habitant originaire d'un bourg entre Marrakech et Agadir, commercial dans la téléphonie mobile, qui découvrit Marrakech pour réaliser ses études et qui apprécia tant l'éloignement par rapport à la famille qu'il refusa d'habiter avec son père lorsque ce dernier dût venir habiter à Marrakech à la suite d'une mutation.

Pour les femmes, il n'en va pas toujours de même, les bémols à ce qui est dit plus haut sont plus fréquents. L'expérience du statut d'étudiante est dans certains cas associés au *statu quo spatial* en terme d'habitat. Il revêt d'ailleurs d'un sentiment négatif : « *j'en avais marre des histoires de famille, avec mes belles-sœurs, avec leurs enfants... toujours des problèmes* ». « *En habitant en famille,*

---

<sup>13</sup>La culture citadine de Salé est présentée par le menu dans l'ouvrage de K.L. Brown.

*surtout en médina, c'était difficile de se promener librement... les comptes à rendre... le regard des autres... difficile d'être soi et de faire ce qu'on veut* ». Même si, à cette période de la vie, l'expérience spatiale féminine et masculine peut être dissymétrique, elle structure par un mécanisme inverse un même désir : celui de la mise à distance de la famille. La preuve en est que l'itinéraire des femmes, si peu mobile avant le mariage, se diversifie par la suite : avec leur « petite famille », elles n'hésiteront pas à enchaîner les déménagements pour lesquels, bien souvent, elles seront motrices : « *j'ai souvent poussé mon mari à chercher autre chose* », « *je voulais être loin de la famille* ». Tout prêtre donc à penser qu'il y a une recherche de « *mise en conformité des lieux* »<sup>14</sup> avec les aspirations « *actualisées* »<sup>15</sup> par les nouvelles expériences de vie.

Par leur démarche réflexive (rendue visible, par exemple, par les argumentaires oraux sur le « poids » de la vie en médina) mais aussi par les ajustements permanents avec le réel (comme en témoignent les mille et une tentatives de mise à distance symbolique ou concrète de la famille, alors que cet écart peut nécessiter des contreparties importantes), on a vu comment un moment de la vie, associé à un vécu socio-spatial, peut structurer le rapport à l'espace et configurer des aspirations, voire de nouvelles nécessités : ici, un besoin de distance avec la famille qui doit pouvoir se concrétiser physiquement et un besoin de mobilité ou de liberté de mouvement. Aussi, cette recherche de distance et de flexibilité spatiale dénotent — c'est en tout cas ce que reflètent les discours —, une nette volonté à être autonome et s'individualiser : un désir de vivre par soi-même, une recherche « d'être soi » et « d'être ce qu'on veut être ». Plus généralement, il semble que ces périurbains associent l'habitat et le mode d'habiter à une condition de possibilité ou d'impossibilité pour la construction et l'expression de leur individualité. Par ces histoires de vie, par les lieux où elles prennent place, par l'orientation des choix individuels en terme de logement, des choix et des non-choix des quartiers et des sentiments associés, l'occasion nous est donnée d'illustrer à quel point l'espace est une structure objective et subjective de domination<sup>16</sup> de l'individu. Pour l'habitant, certains espaces prêtent plus à l'épanouissement de soi que d'autres. L'intervention sur les lieux dont ont fait preuve ces habitants, en faisant le choix d'habiter ailleurs dans des conditions différentes, peut donc être considéré ici comme un témoignage d'affranchissement des personnes... L'analyse des biographies passées montre qu'un des traits communs des parcours hétéroclites de ces périurbains est la portée « individualisante » de leurs expériences socio-spatiales.

Ainsi, le choix spatial récent que représente la décision d'habiter en périphérie vient renforcer cette analyse, tant par sa teneur que par la manière dont il se voit être opéré.

### **CHOISIR D'HABITER EN PÉRIPHÉRIE ET Y PARVENIR : UNE TENSION ENTRE LES VALEURS**

---

Quels sont les éléments moteurs du choix de la périphérie ? Par leur désir d'habiter en périphérie, qu'est-ce que les habitants ont voulu mettre en œuvre ? L'individuation, l'autonomisation de l'individu, se lisent-elles aussi au travers cette étape résidentielle récente ? Pour répondre à ces questions, nous affinons la méthode compréhensive des itinéraires résidentiels et des contextes

---

<sup>14</sup>N. Semmoud, 2007 : 164.

<sup>15</sup>*Ibidem*.

<sup>16</sup>En somme, nos données empiriques pour ces questions tendent à retrouver la thèse de P. Bourdieu sur l'espace comme instrument de domination concrète et symbolique (P. Bourdieu, 1993).



biographiques, en mettant la focale sur la dernière mobilité résidentielle. On interroge les motifs, les modalités et les moyens de sa mise en œuvre, on met en relation les aspects dégagés avec le passé socio-spatial.

Le choix du logement est l'objet d'un travail d'objectivation par les habitants. Le discours est construit autour des aspirations qui ont fondé l'achat du logement en périphérie. Les récits résidentiels donnent à penser que les habitants ont pu et voulu dégager leur décision des contraintes financières et de la pression familiale. L'analyse de cette compétence électorale permet d'accéder aux valeurs résidentielles, aux symboles auxquels sont attachés les habitants « en promotion sociale » de ces quartiers.

### Choisir d'habiter à l'écart

Choisir un logement, c'est choisir une forme d'habitat (par exemple, un appartement ou une maison de telle ou telle taille avec une répartition particulière des pièces...), mais c'est aussi choisir une situation qui comprend une localisation et un cadre urbain (ici, le périurbain éloigné du noyau citadin, et un environnement peu dense, ouvert, aux constructions « modernes » relativement espacées les unes des autres). L'analyse des choix résidentiels des périurbains que nous étudions montre une recherche constante d'un « écart » avec la grande famille ; il s'avère également que ce souhait s'applique aux voisins.

Les motifs invoqués pour justifier l'établissement d'une distance entre la famille et les voisins sont la recherche de l'intimité, de l'anonymat, de la liberté de mouvement, de l'autonomie relationnelle, de l'indépendance économique... Ces valeurs représentent un pôle important de légitimation de l'éloignement spatial et social ordinairement nommé « tranquillité ». La recherche de tranquillité, qui résume donc beaucoup d'aspirations, est une affirmation récurrente de la part des périurbains des classes moyennes de Marrakech. Mais ce souci semble être de l'ordre du phénomène — du besoin ? — mondial : l'inventaire bibliographique sur les périphéries de classes moyennes et aisées permet de constater que cette valeur est partagée<sup>17</sup> par l'Europe entière, en Inde, en Afrique du Sud, en Égypte, au Brésil, aux États-Unis, etc. L'universalité de ce désir ne doit pas cacher la pluralité des aspects qu'il recouvre. Ceci étant, à cette pluralité correspond bien souvent un même principe nommé par J. Lévy « *la logique de l'écart* ». On note que les valeurs convoquées ont trait à l'individuation, et qu'elles constituent une priorité pour l'individu. Ces valeurs ont fini par se transformer en véritable logique d'action : elles deviennent opératoires étant donné qu'elles motivent un déménagement en périphérie.

Ultérieurement, l'aisance financière aidant, ces habitants privilégieront toujours un habitat dans un lieu où ils n'ont pas de membres de la famille, et où ils sont moins amenés à connaître les voisins et n'ont pas à subir « le regard des autres » : habiter en périphérie s'avère tout à fait adapté. Un quartier émergent, peu peuplé, loin du centre, avec une configuration urbanistique et architecturale relativement fonctionnaliste (rues larges sur un plan orthogonal, immeubles géométriques...) donne un sentiment de maîtrise de l'éloignement des relations et permet de « passer *incognito* ». Le langage confirme cette analyse : les habitants rencontrés utilisent un vocable particulier pour qualifier l'avantage du périurbain : *el-tikar*, qui désigne directement la maîtrise de la distance dans le jeu relationnel.

Mais, si les motifs de l'acquisition d'un logement en périphérie renforcent la thèse de l'individuation, l'analyse des moyens financiers et des démarches réalisées pour l'obtenir tendent à la questionner.

---

<sup>17</sup>Pour plus d'éléments, on se référera à V. Dupont et V. Golaz, 2006.

### La question des moyens et l'affaiblissement de la logique de l'écart

Le double salaire et sa régularité (au moins d'un seul) ont permis, dans un premier temps, la constitution d'un capital — qui a contribué à l'ascension économique de la famille — et, conséquemment, l'accès à un crédit-logement qui a offert l'opportunité de devenir propriétaire et de changer de résidence. Ce schéma d'affranchissement économique tend à cacher une réalité bien plus complexe, qui atténue en apparence l'individuation comme trait dominant et structurant.

Tous les habitants rencontrés s'accordent à dire que l'acquisition d'un logement dans un quartier réglementaire de Marrakech tient de la gageure. Sans entraide familiale, sans mobilisation du réseau d'amis et d'anciens voisins, la mission est perçue comme irréalisable. Cette solidarité et cette intervention des tiers sont de plusieurs ordres : apport financier (qui peut représenter une somme importante), participation à la recherche du logement, contribution aux démarches administratives, introduction auprès de personnes « bien placées », etc.

Cette fois, les itinéraires socio-spatiaux rendent compte de leur pouvoir structurant non plus seulement en termes de valeurs mais aussi en termes de savoir-faire. Les compétences comme les aspirations ont la capacité à orienter une action. L'ensemble « valeur-compétence-action » semble former des groupes cohérents que nous nommerons « disposition », terme que nous empruntons à la sociologie dispositionniste<sup>18</sup>. La disposition communautaire, qui regroupe les valeurs d'entraide et de solidarité, s'ancre dans des expériences au sein d'un environnement social et familial ; dans certains cas, il résulte même d'une injonction collective : « *Dans la société marocaine ancienne (pré-moderne), la solidarité est un devoir, une obligation (à référent religieux) et une pratique sociale inscrite dans la quotidienneté. La correspondance entre l'idéal et la pratique est encore relativement étroite* »<sup>19</sup>. Dans le cas qui nous occupe, cette disposition a permis le développement de deux attributs qui s'accordent volontiers aux mécanismes officiels et semi-officiels<sup>20</sup> de la production de l'habitat. Le premier est l'habitude et l'aptitude à solliciter le réseau relationnel : « *dans ma famille, tout le monde s'entraidait* ». Le deuxième, structuré par le premier, relève de la compétence<sup>21</sup> transactionnelle : « *quand j'étais petit, on était pauvre, on se donnait des coups de main, c'était la débrouille* ». Ainsi, l'accès aux arcanes administratifs pour l'acquisition d'un logement dans un quartier réglementaire s'en trouve facilité : « *Au départ, quand j'ai décidé d'acheter un logement de l'ERAC, j'allais d'un bureau à l'autre, puis j'ai décidé d'appeler un ancien copain de l'université qui avait déjà acheté un logement à l'ERAC, il m'a tout expliqué, j'ai gagné du temps et, surtout, j'ai payé moins de bakchichs.* ».

À propos des moyens, la logique de l'écart ne peut plus fonctionner comme outils d'analyse. L'acquisition de l'habitat en périphérie s'avère être le résultat d'une entreprise collective, où les

---

<sup>18</sup>P. Corcuff, 2005 : 9.

<sup>19</sup>R. Escallier, 2001.

<sup>20</sup>Comme le constate M. Madani à propos du cas algérien (« *la question de l'illégalité de l'habitat devient une notion à géométrie variable* »), il est difficile de parler *stricto sensu* de l'habitat informel d'une part et du réglementaire d'autre part. Dans ces deux secteurs de production de l'habitat s'imbriquent des pratiques officielles et officieuses ; c'est la raison pour laquelle nous utilisons le terme de semi-officiel.

<sup>21</sup>La thèse « *dispositionnelle* » de B. Lahire, qui s'inscrit dans l'école bourdeusienne, tend à gommer la nuance entre disposition et compétence (B. Lahire, 2002 : 415). Pour notre part, nous considérons que la compétence est une capacité consciemment mobilisable par le « sujet » (ou individu) (J.-C. Kaufmann, 2004 : 177), au regard du contenu d'une « situation » (M. Benasayag, 1998). Le libre-arbitre compris dans la notion de compétence distingue cette dernière de la disposition (ou tendance) ; la disposition, au contraire, s'impose en situation aux individus. Mais comme la compétence, la disposition s'est structurée au cours de la trajectoire d'un individu par le contact aux champs de socialisation, ces deux traits de l'identité évoquant un sens fort : « *la présence "déterminante" du passé incorporé au cœur du présent* » (P. Corcuff, 2005 : 8).

valeurs de solidarités et des compétences relationnelles sont à l'œuvre : le déménagement devient l'occasion de matérialiser « *la relation existant entre les personnes conscientes d'appartenir à la même communauté d'intérêts* »<sup>22</sup>.

En somme, l'analyse de la dernière mobilité résidentielle fait ressortir une dissonance : pour le même objet — l'acquisition d'un logement en périphérie —, les valeurs mobilisées semblent contradictoires : tandis que l'autonomie relève de valeurs individualistes (au sens neutre), l'entraide et la solidarité font partie d'un champ de valeurs communautaires. Cependant, leur vecteur de mobilisation ne sont pas tout à fait les mêmes : on distinguerait plutôt « un désir d'autonomie » et « un besoin d'entraide ». Même si les valeurs communautaires sont très présentes, elles se situent essentiellement sur le plan des moyens : la solidarité est en quelque sorte instrumentalisée pour assumer les aspirations individuelles et ses contreparties. On distingue donc deux logiques d'action *a priori* antagonistes mais dans les faits articulées : les valeurs communautaires sont sollicitées pour accéder à un habitat en périphérie, qui lui-même permet d'assouvir un désir de distanciation vis-à-vis de la communauté. Force est de constater que ces inclinations contradictoires coexistent<sup>23</sup> au sein d'un individu et qu'en fonction de la situation et de ses exigences, l'individu s'appuie, comme s'il s'agissait d'une ressource, à des intensités variables sur telle ou telle valeur, telle ou telle compétence qui enclenche elle-même tel ou tel mode d'action. Nous avons vu aussi que ces valeurs et les choix socio-spatiaux qui en découlent tirent leurs origines des nombreux « mondes » que les individus ont traversé au cours de leurs parcours.

Mais dans quelle mesure l'individuation et son cortège d'apparentes contradictions s'appliquent-ils aux autres comportements qui se déploient dans l'espace ? L'arrangement qu'opère un habitant « périphérique » entre ses dispositions s'appuyant sur des valeurs communautaires et individuelles pour son choix résidentiel viendra-t-il se confirmer dans le choix des lieux de ses activités quotidiennes ?

## INDIVIDUATION ET RÉSEAU DE TERRITORIALITÉS DES CITADINS DE LA PÉRIPHÉRIE

La localisation périphérique du quartier de résidence, grâce à ses attributs d'éloignement social et spatial, ne signifie pas nécessairement renouveau total des occupations spatiales nouvelles ; par contre, elle a modifié notablement l'organisation de la mise en relation des lieux de la quotidienneté.

### **Persistance des territorialités antérieures et puissance des valeurs familiales**

Prenons à titre d'exemple quatre types d'activités élémentaires des foyers que nous avons interrogés : travail et scolarité, courses, bain au hammam, pratique des loisirs.

À quelques exceptions près, la récente mobilité résidentielle n'a pas entraîné un changement des lieux de travail ou de scolarisation. Les habitants travaillent en centre-ville et de ce fait, s'y rendent

---

<sup>22</sup>R. Escallier à propos de la solidarité au Maroc.

<sup>23</sup>« L'observation de la réalité montre que les individus sont généralement porteurs de "dispositions" diverses, parfois contradictoires, car ils ne sont jamais éduqués et socialisés de façon homogène. On est socialisé par sa famille, mais aussi par l'école, dans nos activités de loisir, par les médias... Dès lors, le singulier est nécessairement pluriel » (B. Lahire, 1998).

quotidiennement. Les habitants, commerçants dans le quartier, restent bien entendu sur place, pour eux le projet d'habitat était directement lié à un projet professionnel. Quelques fonctionnaires, comme les instituteurs, travaillent quatre jours par semaine dans d'autres villes et effectuent leurs déplacements en train. Les enfants et les adolescents étudient dans des écoles privées payantes. Pour les habitants les plus favorisés, les écoles sont situées à Guéliz ou dans des quartiers proches de l'ancien centre colonial ; pour les moins favorisés, ils sont situés dans des quartiers plus populaires mais centraux ou péri-centraux (Daoudiet ou El Massira). Pour effectuer les déplacements, un des parents (ou les deux), va chercher et dépose les enfants en voiture sur le chemin du travail. Malgré l'éloignement du lieu de travail ou de l'école, les parents et enfants rentrent chez eux, ou se rendent dans la famille élargie, pour manger le repas de midi considéré comme « *un moment important pour la vie de la famille* ». Cet usage — ce rituel ? — entraîne une augmentation notable des déplacements pendulaires (deux de plus en moyenne), alors que la mobilité résidentielle a augmenté les temps de déplacement qui sont passés de 10 à 25 minutes par trajet pour les personnes habitant anciennement dans le péri-centre (trois quarts des personnes rencontrées). En structurant ainsi les déplacements pendulaires, alors qu'ils impliquent un fort investissement temporel, financier et spatial, les habitants nous font voir que les valeurs familiales persistent et ce de manière puissante : elles restent clairement une valeur dominante que les valeurs périurbaines (tranquillité, mise à distance, etc.) n'empêchent pas de satisfaire.

L'analyse des pratiques spatiales par le biais des autres usages quotidiens vient immédiatement renforcer cette idée puisque les lieux pratiqués se superposent volontiers aux réseaux sociaux anciens et aux précédentes territorialités. Par exemple, on constate que les familles se rendent afin de faire leurs courses dans le quartier de provenance, celui « d'avant » la mobilité résidentielle. Il en est de même pour se baigner au hammam, activité traditionnellement de proximité. Ces familles iront spécifiquement chez certains commerçants ou artisans du quartier où habitent les parents. Le discours de justification est symbolique : on y retrouve « *la chaleur humaine* », « *les valeurs de l'Islam* », « *la solidarité* », « *le respect des nôtres* ». Mais il est aussi associé à des contingences concrètes souvent légitimées par le récit précédent : « *on y va pour prendre des nouvelles* », « *ces commerçants sont nos anciens voisins, il nous font un prix* », « *on ne laisse pas seule la maman* ».

### **Nouvelles territorialités : de l'affirmation de soi au sentiment d'appartenance**

Notons par contraste que les relations de voisinage dans le quartier périurbain sont très faibles : « *Ici, cela ne se fait pas trop de demander quelque chose à son voisin ou il faut que ce soit vraiment très important : que votre fille soit malade et que votre voisin soit médecin ; pas question d'aller demander le sel...* ».

Ainsi, même dans les appropriations de l'espace, on retrouve la dialectique des valeurs et de leur schème d'action. Entre autre paradoxe, on notera que les relations seront parfois plus denses avec les anciens voisins qu'avec les voisins actuels... ! Mais cette configuration socio-spatiale, cette distance objective avec la famille et les anciens voisins et cette distance subjective avec les voisins d'aujourd'hui, reflètent une fois de plus le processus d'individuation qui est en cours : elle « *porte, contre les servitudes et les allégeances communautaires, les individus à choisir ce qu'ils acceptent ou non de partager* »<sup>24</sup>.

La force des valeurs familiales et communautaires se voit aussi atténuée par une série d'activités plus ou moins nouvelles liées aux loisirs. Depuis que la famille habite le quartier périphérique, la déambulation dans des centres commerciaux (les achats peuvent être exceptionnels, car considérés comme trop chers et il est impossible de négocier) est privilégiée à la promenade en médina ou dans

---

<sup>24</sup>J. Lévy, M. Lussault, 2003 : 707.

l'ancien centre colonial (Guéliz). Ces deux derniers espaces ne sont pas pour autant complètement délaissés, les anciennes pratiques spatiales cohabitent avec les nouvelles. La nouveauté est certainement la balade et la collation sur « *une des plus longues avenues du monde* », l'avenue Mohamed VI. Récemment réaménagée selon les principes d'un urbanisme de prestige, elle est extrêmement large : « *on y circule librement, à l'abri des regards connus* ». Les valeurs ici sollicitées comme s'agissant de la « *fréquentation non commerciale des centres commerciaux* », ne cessent une fois de plus d'être contradictoires : l'anonymat et la représentation de soi. L'opposition n'est qu'apparence, puisqu'il semble que dans « *la société des individus* », « *le besoin d'autonomie va de pair avec celui d'appartenance au groupe social* »<sup>25</sup> et donc que les dispositions relevant des valeurs individuelles acquises au cours du parcours biographique conduisent l'individu à mettre en place dans son quotidien les conditions de possibilités d'une expression dualiste : d'une part, celle de son affranchissement à ses origines sociales (ici, pratiquer un cadre urbain perçu comme « *chic* » qui permet de « *se distinguer* » socialement et de se différencier des autres) et, d'autre part, celle de son appartenance à un nouveau groupe, celui dont les valeurs dominantes sont individuelles (ici, investir un lieu collectivement pratiqué de manière anonyme qui permet de « *s'agréger* » socialement et de se reconnaître « *entre soi* »).

Cet affranchissement partiel au passé, par des pratiques spatiales nouvelles où la distinction est au cœur, donne à penser à tentative de se référer dans « *la mise en scène de la quotidienneté* »<sup>26</sup> aux valeurs collectives d'une classe moyenne émergente. Ainsi se négocient les nécessités qui mettent toujours en tension les dispositions individualiste et communautaire (mais cette fois, il ne s'agit plus ni de la famille, ni de la tribu, ni du clan, mais d'un groupe social) : il y a, d'une part, d'un besoin « *d'identarisation* »<sup>27</sup>, de reconstitution de son identité propre ou encore l'affirmation de son individualité ; d'autre part, cela relève d'un besoin « *d'identification* », de reconnaissance de l'Autre ou encore l'expression de son appartenance au groupe de la promotion sociale. On voit ici que le souci de distinction individuelle et sociale est un des principes actifs du processus d'individuation. Il motive les personnes par le biais des événements personnels à « *s'individualiser* », ce qui signifie aussi se distinguer des autres, et se distinguer collectivement d'un autre groupe.

## CONCLUSION

---

Les trajectoires sociales des habitants de ces quartiers périurbains révèlent des similitudes. Nombre d'entre eux ont connu des expériences diversifiées de la mobilité, entendue dans ses différents aspects : mobilités sociales (professionnelle, économique, culturelle) et mobilités spatiales (résidentielles, quotidiennes et extra-quotidiennes : du déplacement pendulaire à l'émigration partielle...). Ces mobilités, vécues dans le passé de l'individu, et pour certaines d'entre elles encore dans le présent, leur ont donné à expérimenter une multitude de « *mondes sociaux* »<sup>28</sup> (l'individu a été mis en contact avec l'élément populaire, avec l'élite, avec l'étranger ; il a vécu en famille, entre étudiants, seul, etc.), et des « *mondes spatiaux* » composites (un même individu a pu habiter plusieurs contextes citadins : le centre urbain, le péricentre ; des quartiers résidentiels et

---

<sup>25</sup>N. Élias : 2002.

<sup>26</sup>A. Tarrus, 2000.

<sup>27</sup>B. Florin, 2002.

<sup>28</sup>Nous reprenons ici l'expression de H.S. Becker.

commerçants, dans des logements collectifs, individuels, neufs, anciens). Ces expériences et les sentiments associés ont forgé des aspirations mais aussi créé un champ de possibles comprenant des valeurs de référence diversifiées, des ressources spatiales et comportementales et des savoir-faire pour pouvoir les mettre en œuvre.

L'analyse des pratiques spatiales comprenant les choix résidentiels et les appropriations de la ville par la mise en perspective des contextes biographiques nous montre à quel point l'autonomisation de l'individu opère et combien il ira puiser dans l'ensemble des registres d'espace et d'action qu'il aura connus. Les habitants, en décidant d'habiter en périphérie, veulent marquer la distance avec leur famille et instaurer une réserve avec leurs nouveaux voisins pour s'affranchir des contraintes collectives. Malgré tout, le lien social est loin d'être inexistant, il est même une solide valeur acquise au cours de l'itinéraire à forte mobilité. Aussi il est une ressource et oriente nombre d'actions spatiales : il est mobilisé pour acquérir le logement, il est entretenu par une visite fréquente à la parenté directe et aux amis. Les valeurs communautaires, recouvrant l'entraide et la solidarité sont toujours prégnantes mais les habitants veulent choisir/maîtriser ce qu'ils vont partager. L'observation des lieux fréquents ne vient pas contredire cette analyse. Ils constituent un réseau identifié et identifiant de « *circuits topographiques et sociaux hautement connectés* »<sup>29</sup>. Ce processus de territorialisation consiste à composer en un système les nombreuses et éclectiques territorialités acquises au cours des trajectoires et celles en cours d'édification. De plus, ce système alimente — et s'alimente par — les besoins de représentation des identités en tant qu'entités individuelles, émancipées et singulières. Cette recomposition territoriale complexe, comme le choix du périurbain, reflète spatialement la présence de dispositions dissonantes au sein d'individualités en construction. La réorganisation des cadres de la quotidienneté résulte d'un itinéraire d'individuation et est le fruit de l'arrangement silencieux des contradictions de cet être éminemment *pluriel*.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- Becker H.S., 2006, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».
- Benasayag M., 2004, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte.
- Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P., 1978, « Classement, déclasser, reclassement », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 24 p.
- Bourdieu P., 1993, « Les Effets de lieu », in P. Bourdieu (dir.), *La Misère du Monde*, Paris, Seuil : 249-261.
- Brown K.L., 2001, *Les gens de Salé*, Casablanca, EDDIF.
- Cailly L., 2004, *Pratiques spatiales, identités sociales et processus d'individualisation. Étude sur la constitution des identités spatiales individuelles au sein des classes moyennes salariées du secteur public hospitalier dans une ville intermédiaire : l'exemple de Tours*, Thèse de géographie sous la dir. de M. Lussault, Université de Tours.
- Corcuff P., 2005, *Figures de l'individualité, de Marx aux sociologies contemporaines*, *EspacesTemps.net*.  
En ligne : <http://espacestems.net/document1390.html>
- Dupont V., Golaz V., 2006, « Dynamiques périurbaines : population, habitat et environnement dans les périphéries des grandes métropoles », *La Chronique*, n° 50, Nogent-sur-Marne, Centre Population et développement, Groupement d'intérêt scientifique INED-IRD-Paris I-Paris V-Paris X.

---

<sup>29</sup>A. Tarrus, 2000.

**Les Cahiers d'EMAM n° 16**

- Élias N., 1997, *La société des individus*, Paris, Pocket, 301 p.
- ERAC Tensift, janvier 2005, « Villas économiques », *Bulletin d'information de l'ERAC Tensift*, n° 1.
- Escallier R., 2001, « De la tribu au quartier, les solidarités dans la tourmente : l'exemple marocain », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 63 : Villes et solidarités, Nice. En ligne : <http://revel.unice.fr/cmedi/document.html?id=9>
- Florin B., 2002, « Itinéraires résidentiels et processus de territorialisation. Exemples au Caire », in Y. Jean, C. Calenge (dir.) : *Lire les territoires*, coll. « Perspectives Villes et Territoires », n° 3 : 106-117.
- Jaillet M.-C., 2004, « L'espace périurbain : un univers pour les classes moyennes », in *La ville à trois vitesses : gentrification, relégation, périurbanisation*, Esprit, n° 4, Paris, Seuil : 40-61.
- Kaufmann J.-C., 2004, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et Société », 352 p.
- Lahire B., 2001, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, 392 p.
- Lahire B., 2004, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 777 p.
- Le Goix R., 2002, « Les gated communities à Los Angeles, place et enjeux d'un produit immobilier pas tout à fait comme les autres », *L'Espace géographique*, n° 4, Paris, Belin : 328-344.
- Lévy J., Lussault M. (dir.), 2000, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 351 p.
- Lévy J., Lussault M., 2003, *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 134 p.
- Madani M., 2007, *Les processus d'urbanisation de l'Est d'Oran*. Réunion thématique du projet « Faire la ville en périphérie : territoires et territorialités dans les grandes villes du Maghreb », Sousse, 27-28 avril 2007.
- Manji I., 2004, *Musulmane mais libre*, Paris, Grasset.
- Mendras H. (dir.), 1980, *La Sagesse et le Désordre, France 1980-1984*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, 420 p.
- Mendras H., 1990, *La seconde révolution française 1965-1984*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, 331 p.
- Navez-Bouchanine F., 1996, « Urbanité, urbanités : convergences et divergences dans l'habiter et les styles de vie des citadins marocains », *L'Espace géographique*, Paris, Belin : 73-98.
- Ruhlmann J., 2001, « Les classes moyennes d'hier à aujourd'hui », in *Ni bourgeois, ni prolétaires, la défense des classes moyennes en France au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Seuil, L'Univers historique : 401-408.
- Salvador J., 1995, « Les niveaux d'analyse sociologique des systèmes de représentation et de pratiques », *L'Espace géographique*, Paris, Belin : 13-29.
- Semroud N., 2007, « Habiter et types d'habitat à Alger », *Autrepart*, n° 42, Paris, Armand Colin : 163-180.
- Tarrius A., 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes : mobilités, identités, territoires*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.